

Compte rendu #22 Groupe de lecteurs (05 décembre 2018)

Merci à Christian, Georges, Janina, Monique, Jacqueline, Michel et Justine pour leur participation à cette séance.

Introduction à la rencontre

Pour cette 22^{ème} rencontre des Citoyens du livre, le thème défini était le « regard ». Le regard que l'on porte sur les choses, les émotions que ce regard suscite. Et pour introduire cette thématique, nous sommes partis de l'exposition World Press Photo que les Territoires de la mémoire accueille jusqu'au 13 janvier 2019.

World Press Photo

World Press Photo est une organisation créée en 1955 sous la forme d'une fondation avec pour but de promouvoir le photojournalisme. Chaque année, ils organisent un concours qui récompense et diffuse des photos de presse. Deux Citoyennes disent « se méfier » de la photo car c'est un instant figé et que le photographe a toujours un angle de vue. Les photos présentées au concours ne peuvent être retouchées, World Press Photo demande toujours les originaux (depuis « l'affaire de Charleroi ») → respect d'une certaine éthique du journalisme. Un photographe du nom de Giovanni Troilo s'est vu retiré son prix lorsque World Press Photo a découvert que sa série de clichés sur la pauvreté à Charleroi n'était que de la mise en scène (une des photos avait même été prise aux alentours de Bruxelles). Les photos sont sujettes à interprétation (ex. avec la photo du rhinocéros), c'est pourquoi une photo n'est pas présentée seule, une légende l'accompagne et un storytelling est construit.



25 ans des Territoires de la mémoire

Cette année, Les Territoires de la Mémoire fêtent leurs 25 ans. De 1993 à aujourd'hui, l'exposition rétrospective retrace la création et l'évolution de l'ASBL ainsi que l'évolution des idées qu'elle porte. Les Citoyens du livre font partie de cette histoire. Ils-elles seront présentes dans l'exposition à travers des

portraits photos, mais également avec des petits textes (notamment leurs réponses aux questions : « Pour vous, la Bibliothèque George Orwell c'est... ? » « Pour vous, les Citoyens du livre sont... ? »)

A l'occasion de cet anniversaire, la Compagnie Les Insoumises présentera son spectacle *De l'ombre à la lumière*, qui s'inspire de témoignages de femmes résistantes durant la Seconde Guerre mondiale, ou de leurs descendants directs.

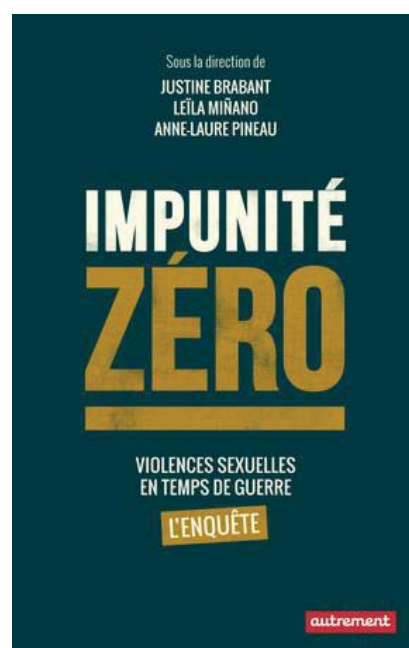
Avant d'entrer dans le vif du sujet, une Citoyenne a voulu nous présenter un livre parlant du viol comme arme de guerre.

Justine Brabant, Leïla Minano, Anne-Laure Pineau, *Impunité zéro : violences sexuelles en temps de guerre : l'enquête*, Autrement, 2017

« Des camps de réfugiés jordaniens aux couloirs de l'ONU, des prétoires de la Cour pénale internationale aux routes cahoteuses de Centrafrique empruntées par les soldats français, des cellules crasses de Donetsk, en Ukraine, aux villes tranquilles où tentent de se reconstruire les prisonniers violés à Guantanamo, neuf femmes journalistes ont enquêté sur les violences sexuelles en temps de guerre.

Leur travail inédit, mené sur ces terrains de conflits, rassemble des documents, mais aussi des témoignages exceptionnels de victimes, de bourreaux et de lanceurs d'alerte. Surtout, il met au jour les défaillances des systèmes judiciaires qui permettent la perpétuation des crimes sexuels.

Impunité zéro est un livre, mais surtout le pari que tout peut changer. »
(Source éditeur)

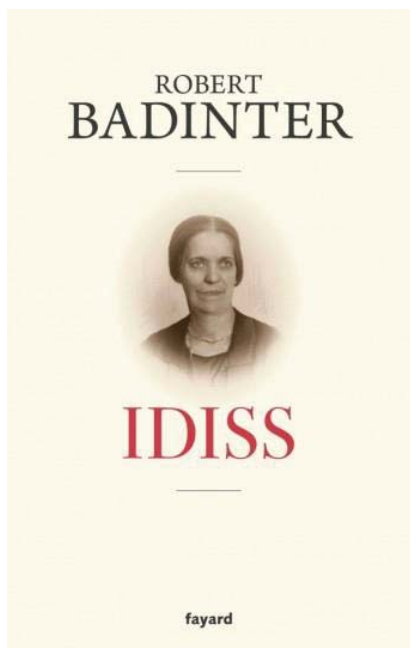


Ce livre fait écho à l'actualité, notamment avec celui qui a reçu le prix Nobel de la paix en 2018, le Docteur Denis Mukwege (et Nadia Murad), surnommé « l'homme qui répare les femmes ». Le viol comme arme de guerre est utilisé pour effrayer, déstabiliser, faire souffrir une population. Les femmes et les enfants sont généralement les plus visés. On pourrait parler de viol « méthodique ». Une Citoyenne se demandait comment on pouvait pousser des militaires à violer des enfants en temps de guerre. Comment les pousse-t-on ? Comment s'affranchissent-ils de leur barrière morale ? Les produits illicites, les drogues pourraient répondre en partie à ces questions. La question du viol en Occident est aussi posée et on voit que le phénomène n'est pas si rare (+ ou - 10 femmes violées par jour) et toujours des difficultés à aller porter plainte. Mais en 2017, un phénomène va s'emparer des réseaux sociaux et contribuer à libérer la parole des femmes, les fameux hashtags #BalanceTonPorc et #MeToo.

Soirée spéciale « Regard »

Pour démarrer cette soirée spéciale à thème, une Citoyenne nous présente un livre de Robert Badinter, où il raconte l'histoire de sa grand-mère.

Robert Badinter, *Idiss*, Fayard, 2018



« Robert Badinter retrace le destin de sa grand-mère, Idiss, qui fuit l'empire tsariste pour se réfugier à Paris en 1912. Elle y vit les plus belles années de sa vie avant d'être rattrapée par les affres de la guerre et le nazisme.

J'ai écrit ce livre en hommage à ma grand-mère maternelle, Idiss. Il ne prétend être ni une biographie, ni une étude de la condition des immigrés juifs de l'Empire russe venus à Paris avant 1914. Il est simplement le récit d'une destinée singulière à laquelle j'ai souvent rêvé. Puisse-t-il être aussi, au-delà du temps écoulé, un témoignage d'amour de son petit-fils. » (Source éditeur)

L'auteur dresse ici le portrait de sa grand-mère, contrainte de fuir le tsarisme, et de s'installer à Paris. Cette grand-mère illettrée, ne sachant pas parler français mais qui connut la fierté de la réussite de ses enfants et ses petits-enfants. L'écriture est très émouvante, très profonde. On sent que la blessure est encore bien présente, impossible à effacer. Un extrait du livre parle du « triomphe de la volonté de ces jeunes filles » et fait référence à deux choses. La première est que les jeunes filles de famille immigrée veulent continuer l'école et aller au lycée malgré une tradition qui pesait encore lourd. La seconde fait référence au film de Leni Riefenstahl « Le Triomphe de la volonté » sorti en 1935 et qui est un film de propagande nazie...

Ivan Jablonka, *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus*, Seuil, 2012

« Je suis parti, en historien, sur les traces des grands-parents que je n'ai pas eus. Leur vie s'achève longtemps avant que la mienne ne commence : Matès et Idesa Jablonka sont autant mes proches que de parfaits étrangers. Ils ne sont pas célèbres. Pourchassés comme communistes en Pologne, étrangers illégaux en France, juifs sous le régime de Vichy, ils ont vécu toute leur vie dans la clandestinité. Ils ont été emportés par les tragédies du XXe siècle : le stalinisme, la montée des périls, la Deuxième Guerre mondiale, la destruction du judaïsme européen.

Pour écrire ce livre, à la fois travail d'historien et biographie familiale, j'ai exploré une vingtaine de dépôts d'archives et rencontré de nombreux témoins en France, en Pologne, en Israël, en Argentine, aux États-Unis. Ai-je cherché à être objectif ? Cela ne veut pas dire grand-chose, car nous sommes rivés au présent, enfermés en nous-mêmes. Mon pari implique plutôt la mise à distance la plus rigoureuse et l'investissement le plus total.

Il est vain d'opposer scientificité et engagement, faits extérieurs et passion de celui qui les consigne, histoire et art de conter, car l'émotion ne provient pas du pathos ou de l'accumulation de superlatifs : elle jaillit de notre tension vers la vérité. Elle est la pierre de touche d'une littérature qui satisfait aux exigences de la méthode. » (Source éditeur)



Petit rappel aussi d'un livre présenté lors de la dernière rencontre, qui permet d'introduire le sujet suivant.

Mona Chollet, *Sorcières. La puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018

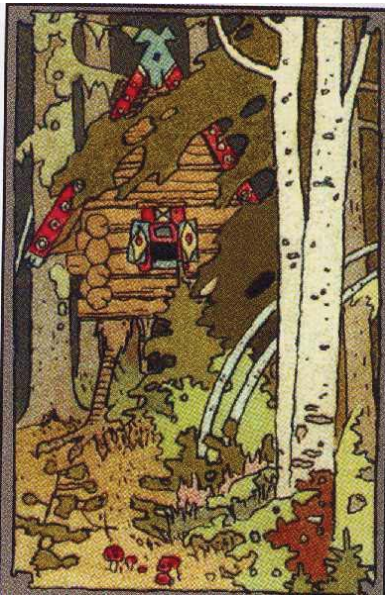


« Qu'elles vendent des grimoires sur Etsy, postent des photos de leur autel orné de cristaux sur Instagram ou se rassemblent pour jeter des sorts à Donald Trump, les sorcières sont partout. Davantage encore que leurs aînées des années 1970, les féministes actuelles semblent hantées par cette figure. La sorcière est à la fois la victime absolue, celle pour qui on réclame justice, et la rebelle obstinée, insaisissable. Mais qui étaient au juste celles qui, dans l'Europe de la Renaissance, ont été accusées de sorcellerie ? Quels types de femme ces siècles de terreur ont-ils censurés, éliminés, réprimés ?

Ce livre en explore trois et examine ce qu'il en reste aujourd'hui, dans nos préjugés et nos représentations : la femme indépendante — puisque les veuves et les célibataires furent particulièrement visées ; la femme sans enfant — puisque l'époque des chasses a marqué la fin de la tolérance pour celles qui prétendaient contrôler leur fécondité ; et la femme âgée — devenue, et restée depuis, un objet d'horreur.

Enfin, il sera aussi question de la vision du monde que la traque des sorcières a servi à promouvoir, du rapport guerrier qui s'est développé alors tant à l'égard des femmes que de la nature : une double malédiction qui reste à lever. » (Source éditeur)

Baba Yaga est une figure marquante du conte russe et plus généralement slave. Baba signifie « femme, mère » et Yaga serait un nom propre, à l'étymologie incertaine, mais se retrouvant dans toutes les langues slaves. Vivant généralement dans une isba (maison traditionnelle russe) perchée sur des pattes de poulet, elle peut être à la fois ennemie des héros ou les aider. « Sorcière » emblématique du conte russe, on retrouve des inspirations de ce personnage chez les Celtes et les Roumains. Cette influence et ces similitudes que l'on retrouve dans les contes, les mythes et légendes ou encore les religions des différentes régions du monde, démontrent qu'il existe une base commune et que toute cette « mythologie » voyage.



On retrouve également ces similitudes dans l'art. Une Citoyenne nous raconte alors qu'au cours de sa vie, elle a acheté deux statuette à des moments différents et dans différents coins du monde et qu'elle ne s'est seulement rendue compte chez elle, qu'elles étaient pareilles.

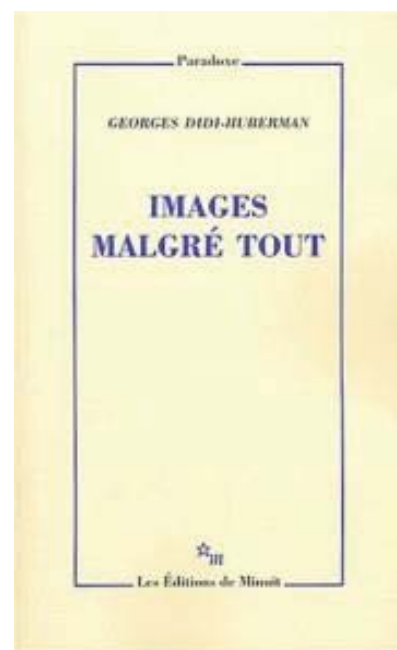
Les participants pensent que l'art comme les mythes voyagent et se mélangent à d'autres cultures ou les influencent. Se pose alors la question du colonialisme et notamment la polémique autour du Musée de Tervuren. Faut-il rendre les œuvres à l'Afrique ? Est-ce qu'une œuvre appartient à un pays ? Peut-on y avoir une sorte de « sauvetage » car il n'y avait pas de moyens de conservation là-bas ou est-ce juste du vol ? Autant de questions qui ne mettront pas d'accord les participants sur les réponses mais qui s'accorderont pour dire que les masques africains ont influencé les mouvements artistiques tel que le surréalisme.

Pour poursuivre la rencontre, un Citoyen nous présente deux livres de George Didi-Huberman.

George Didi-Huberman, *Images malgré tout*, Les Éditions de Minuit, 2004

« Voir une image, cela peut-il nous aider à mieux savoir notre histoire ?

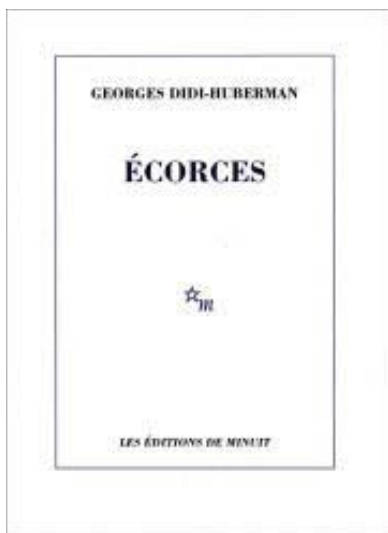
En août 1944, les membres du Sonderkommando d'Auschwitz-Birkenau réussirent à photographier clandestinement le processus d'extermination au cœur duquel ils se trouvaient prisonniers. Quatre photographies nous restent de ce moment. On tente ici d'en retracer les péripéties, d'en produire une phénoménologie, d'en saisir la nécessité hier comme aujourd'hui. Cette analyse suppose un questionnement des conditions dans lesquelles une source visuelle peut être utilisée par la discipline historique. Elle débouche, également, sur une critique philosophique de l'inimaginable dont cette histoire, la Shoah, se trouve souvent qualifiée. On tente donc de mesurer la part d'inimaginable que l'expérience des camps suscite malgré tout, afin de mieux comprendre la valeur, aussi nécessaire que lacunaire, des images dans l'histoire. Il s'agit de comprendre ce que malgré tout veut dire en un tel contexte.



Cette position ayant fait l'objet d'une polémique, on répond, dans une seconde partie, aux objections afin de prolonger et d'approfondir l'argument lui-même. On précise le double régime de l'image selon la valeur d'usage où on a choisi de la placer. On réfute que l'image soit toute. On observe comment elle peut toucher au réel malgré tout, et déchirer ainsi les écrans du fétichisme. On pose la question des images d'archives et de leur "lisibilité". On analyse la valeur de connaissance que prend le montage, notamment dans « Shoah » de Claude Lanzmann et « Histoire(s) du cinéma » de Jean-Luc Godard. On distingue la ressemblance du semblant (comme fausseté) et de l'assimilation (comme identité). On interroge la notion de "rédemption par l'image" chez Walter Benjamin et Siegfried Kracauer. On redécouvre avec Hannah Arendt la place de l'imagination dans la question éthique. Et l'on réinterprète notre malaise dans la culture sous l'angle de l'image à l'époque de l'imagination déchirée. (Source éditeur)

Le livre s'articule autour de quatre photos prises à Auschwitz en 1944 par des membres d'un Sonderkommando. On peut y voir des détenus obligés de s'occuper des chambres à gaz et du « traitement » des cadavres. Ces images, prises dans des conditions de totale clandestinité, révèlent donc un fragment de la réalité des camps qui n'aurait jamais dû apparaître...

George Didi-Huberman, *Écorces*, Les Éditions de Minuit, 2011



« C'est le simple « récit-photo » d'une déambulation à Auschwitz-Birkenau en juin 2011. C'est la tentative d'interroger quelques lambeaux du présent qu'il fallait photographier pour voir ce qui se trouvait sous les yeux, ce qui survit dans la mémoire, mais aussi quelque chose que met en œuvre le désir, le désir de n'en pas rester au deuil accablé du lieu. C'est un moment d'archéologie personnelle, une archéologie du présent pour faire lever la nécessité interne de cette déambulation. C'est un geste pour retourner sur les lieux du crématoire V où furent prises, par les membres du Sonderkommando en août 1944, quatre photographies encore discutées aujourd'hui. C'est la nécessité d'écrire - donc de réinterroger encore – chacune de ces fragiles décisions de regard. » (Source éditeur)

« *Écorces* » est le récit de la visite de l'auteur à Auschwitz. Les chapitres débutent avec une photo prise par l'auteur. Il s'interroge sur lui-même : mes photographies d'Auschwitz témoignent-elles de quelque chose et si oui, de quoi ? Il parcourt à la fois un lieu historique ainsi que celui de son histoire familiale : ses grands-parents y furent tués. Selon l'auteur : « à Auschwitz-Birkenau, le regard est, comme les pas du visiteur, orienté, balisé, prédéfini. Celui-ci se trouve face à des pancartes, des flèches guidant le regard, des textes écrits disant ce qui est à voir ». Les trois morceaux d'écorces de bouleau ramené par l'auteur et qui constituent la base de son livre, représenteraient la « surface qui cache la substance » et, selon l'interprétation du Citoyen, elles auraient permis à l'auteur de comprendre la substance du camp.

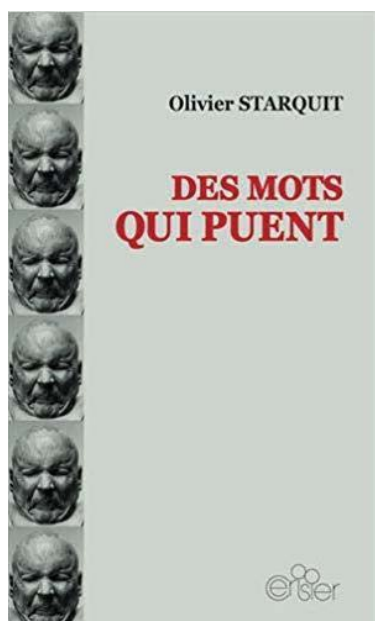
George Didi-Huberman, Avec des essais de Nicole Brenez, Judith Butler, Marie-José Mondzain, Antonio Negri et Jacques Rancière, *Soulèvement*, Gallimard, 2016

«Une confiance d'enfant, une confiance qui va au-devant, espérante, qui vous soulève, confiance qui, entrant dans le brassage tumultueux de l'univers [...], devient un soulèvement plus grand, un soulèvement prodigieusement grand, un soulèvement extraordinaire, un soulèvement jamais connu, un soulèvement par-dessus soi, par-dessus tout, un soulèvement miraculeux qui est en même temps un acquiescement, un acquiescement sans borne, apaisant et excitant, un débordement et une libération, une contemplation, une soif de plus de libération, et pourtant à avoir peur que la poitrine ne cède dans cette bienheureuse joie excessive...»

Henri Michaux, *L'Infini turbulent* (1957). (Source éditeur)



Olivier Starquit, *Des mots qui puent*, Éditions du Cerisier, 2018



« La plupart des termes repris dans ce recueil ont fait l'objet d'une chronique intitulée « Le mot qui pue » dans *Tribune*, organe syndical de la Centrale générale des services publics, entre juillet 2013 et mai 2016.

Les mots importent. Dans la vie politique et syndicale, le choix des mots n'est jamais anodin. En effet, le langage n'est pas un simple outil qui reflète le réel, mais il crée également du réel en orientant les comportements et la pensée. Et vivre dans l'omission de cette évidence peut faire des ravages. Les mots portent, emportent avec eux une vision du monde, une logique politique, des signes de démarcation. Les mots classent, trient, délimitent et les fondés de langage du capital n'ont eu de cesse de décréter quels étaient les mots usés et les mots obsolètes.

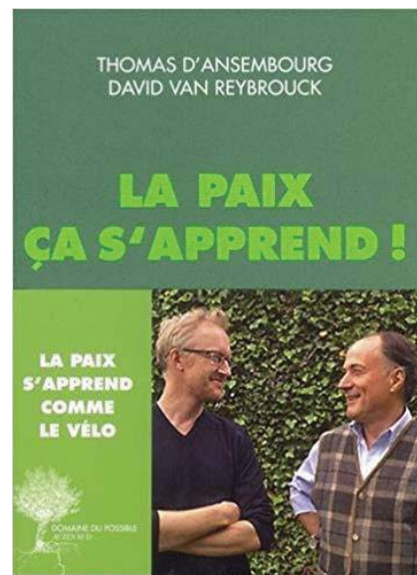
Si nous n'y prenons garde, nous finirons nous-mêmes par ne plus parler notre propre langue mais la leur.

Cet ouvrage procède modestement à un travail systématique de traque et de déconstruction de ces pirouettes sémantiques, ces ruses de langage afin de faire le tri entre les mots qui libèrent et les mots qui oppriment. Car les mots sont des forces politiques : la reconquête idéologique sera lexicale ou ne sera pas et la bataille des mots est indissociable de la bataille des idées. » (Source éditeur)

David van Reybrouck, Thomas d'Ansembourg, *La paix, ça s'apprend : guérir de la violence et du terrorisme*, Actes Sud, 2016

« “Quelques jours après la soirée tragique du Bataclan et des terrasses à Paris, nous nous sommes téléphonés, tous deux très émus et passablement découragés. Il était clair que nous ne pouvions rester passivement à attendre le prochain attentat en nous contentant d’écouter les mesures d’enquête et de sécurité égrenées en boucle sur les ondes. Il nous fallait contribuer à changer les choses avec nos maigres moyens d’auteurs, c’est-à-dire en partageant notre expérience et notre réflexion.”

Dans cet ouvrage, Thomas d'Ansembourg et David Van Reybrouck proposent un point de vue original pour guérir en profondeur les terribles violences qui déchirent nos sociétés : apprendre la paix. Comme les maths, le sport..., elle est le fruit d'un entraînement régulier et d'une hygiène psychologique. Si nous lavons régulièrement notre corps pour ne pas développer d'infections, nous avons également besoin de nettoyer notre esprit. Les exercices psychiques – telles la Pleine Conscience, la Communication Non Violente et la Bienveillance – nous aident à maintenir une bonne santé mentale.



Face à l’accumulation de burn-out, dépressions, suicides, addictions et compensations diverses, devant l’agressivité, la peur et toutes les formes de violence, la connaissance et la pacification de soi sont des enjeux de santé, voire de sécurité, publique. Nous avons désormais besoin de cultiver une intériorité citoyenne. Notre développement personnel profond est la clé du développement social durable, car un citoyen pacifié est un citoyen pacifiant. »

Nous le voyons, cela renvoie, en miroir, à la question de la violence. Qu’elle soit réelle ou symbolique (extrême droite, gilets jaunes...), quand on utilise la violence c’est toujours pour exercer une domination. Après cela entraîne d’autres interrogations sur la violence, notamment sur la diversité des formes qu’elles épousent, les causes qui l’expliquent, leur degré d’(il)légitimité, les perceptions que l’on en a...

Des parties de réponse sont-elles à aller chercher du côté des fondements de l’humanité ? Comme d’autres traits caractéristiques des humains ?

Humains. Nos origines repensées, Sciences humaines, n°309, décembre 2018



« Un animal tout à fait singulier est apparu en Afrique il y a trois millions d'années. Ses ancêtres avaient d'abord marché sur deux jambes, puis avaient fabriqué leurs premiers outils. Leurs descendants Homo se sont ensuite mis à parler ; ils ont dompté le feu, peint sur les parois rocheuses, enterré leurs morts, prié des divinités invisibles... Comment expliquer cette évolution si particulière ?

Depuis les années 2000, une moisson de découvertes a bouleversé ce que l'on croyait savoir sur l'émergence de l'espèce humaine. De nouvelles espèces viennent enrichir la généalogie de nos ancêtres. Les dates et lieux d'apparition des grandes innovations (la bipédie, l'outil, l'art, etc.) ont considérablement reculé. Dans les pages qui suivent, nous avons d'abord voulu faire le point sur ces découvertes qui viennent révolutionner le scénario de nos origines.

Ce dossier présente aussi les nouveaux modèles et hypothèses sur l'émergence de l'esprit humain, si différent de celui de nos plus proches cousins, les grands singes. Il s'interroge enfin sur la suite de l'aventure humaine : dans quelle direction l'espèce humaine va-t-elle évoluer ? En la matière, les spéculations vont bon train...

D'où venons-nous ? Qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Tel est le fil directeur de ce dossier qui reprend les questions directrices du colloque « Être humain, archéologie de nos origines ». (Source éditeur)

D'où vient la curiosité humaine ? Qu'est-ce qui a fait qu'on est sorti du « mode survie » pour aller voir ce qu'il se passait chez le voisin ? Comment l'esprit humain est-il apparu ? Continuerons-nous d'évoluer ? Et si oui, comment ? (Transhumanisme, homme augmenté, mutation...)

Benjamin Hennot, *Stan et Ulysse : l'esprit inventif*, YC Aligator Film, 2018

« Bruxelles 1940. André, 16 ans, rejoint Marcel qui en compte 18. Tous deux s'engagent dans un groupe de Résistance très autonome, le Groupe D du Service Hotton, et se rebaptisent l'un Stan, l'autre Ulysse.

En 1942, ils installent un maquis dans la région de Chimay et Couvin. La population les soutient, l'Occupant les craint. Et pour cause : le « sabotage und widerstandgruppe Franckson » multiplie les coups d'éclat.

Attaques de locomotives, incendies de dépôts de bois-carburant, hold-up, duels au revolver, embuscades meurtrières, neutralisation de bourgmestres rexistes, coupures du câble Berlin-Paris, fusils et poudres en tous genres : Stan & Ulysse, l'esprit inventif inaugure au sein du documentaire un sous-genre inédit : le Western-Wallonie de Francophonie (WWF), ou western-documentaire, ou encore tutoriel apache.

Stan et Ulysse nous racontent une aventure qui sent la poudre et le plastic, où la plus noble éthique se mêle à la plus narquoise des ironies. » (Source éditeur)

Le « film-documentaire » de Benjamin Hennot, « Stan et Ulysse, l'esprit inventif » racontent l'histoire de deux résistants armés pendant la Seconde Guerre mondiale. Le regard a changé sur la Résistance armée : au lendemain de la guerre, on célébrait les héros. Aujourd'hui, on s'identifie aux victimes. »

Cette rencontre se clôture. Merci à toutes et tous.

A bientôt !

Prochaine rencontre du groupe de lecteurs :

Le mercredi 23 janvier, à 18h

